

Cinquante-septième année

Novembre 1879.

LE JOURNAL DES ENFANTS



PARAISSANT

le 1^{er} de chaque mois

12 FR. PAR AN

HISTOIRES
RECITS
CONTES
LEGENDES

MODES
GRAVURES
PATRONS
DESSINS

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE REDACTION

PARIS, 9, RUE VILLEDU-RICHELIEU

EXPLICATION DES PLANCHES ANNEXES

MODES

Les fillettes porteront beaucoup cet hiver le pardessus-jaquette avec basque rapportée devant. Ce modèle se fera en velours côtelé ou en étoffe assortie à la robe.

Quant aux formes de costumes de petites filles, ce sont toujours les mêmes, et, pour l'hiver, le petit paletot de drap demi-ajusté au dos par trois coutures, droit devant, recroisé, boutonné avec double rangée de boutons, sera toujours très bien porté. On fait, pour les pardessus d'enfants, des étoffes en laine à gros grain, souples; on les double et on les garnit de velours, de peluche. Le grand col brodé est une nécessité du jour.

On le fait de bien des façons : en toile ou en batiste encadré d'une piqure ou d'un point à jour, puis garni d'une bande plissée à la main ou d'un plissé bretonne; le col, en fine toile, est agrandi par un entre-deux en guipure et encadré d'une dentelle assortie; on en fait, genre *Renaissance*, tout en guipure imitant la guipure de Venise, puis en batiste, coupée trois fois par un entre-deux brodé très joliment à l'anglaise et au plumetis mélangés.

La dentelle russe, la guipure, les bandes brodées, sont charmantes sur le velours et sur toute étoffe; ces garnitures se posent à plat les dents en l'air; on en voit disposées ainsi sur les plus jolies et les plus simples robes d'enfants.

Pour jeune enfant et pour petite fille de quatre à sept ans, rien n'est plus joli qu'un costume en côtelé de laine genre popeline nuance *réséda*; on le garnit d'une large bande de velours loutre. Le gilet est en velours, fermé par des boutons ronds fantaisie, des nœuds de satin de la nuance du velours sont jetés de biais à chaque extrémité de la poche, sur la partie extérieure des parements et au col droit; il est bien entendu que ces diverses parties de l'ornement du costume sont en velours. La toque en côtelé est ornée d'une nichée de trois oiseaux-mouches blottis devant, au milieu d'un chiffonnage de velours et satin.

GRAVURE COLORIÉE

COSTUMES D'HIVER POUR GARÇONS.

N° 1. — Garçon de 8 ans. — Pardessus gris de fer, de forme demi-longue, dont le col plat, très large, s'arrondit devant, le devant croisé présentant quatre boutons de chaque côté, la poche de jupe recouverte d'une patte et la manche demi-large, le tout encadré d'une piqure pratiquée derrière le rempli.

N° 2. — Petit garçon de 6 ans. — Casquette de forme basse en drap noir. Veston très long et culotte en tissu façonné, de couleur havane claire, dont le veston est à dos, dessinant la taille qu'il prolonge, et à coutures verticales, du col au pli de basque, celle-ci très plate, ornée de pattes de poches en velours foncé, le col étroit, également en velours, et la manche terminée par un parement de même.

N° 3. — Petit garçon de 4 à 5 ans. — Chapeau bleu marine, rond et très bas de forme, avec large ruban ornant le tour de tête; paletot-robe en tissu bleu marine, dont le col est plat; le devant droit orné de pattes de peches, le dos à trois coutures,

chaque partie se terminant par une pointe qui retombe sur un volant plissé à gros plis arrêtés dans les côtés. (Voir la feuille des patrons imprimés.)

N° 4. — Costume de garçon de 9 ans. — Chapeau Tudor couleur marron, garni de ruban noir. Pardessus long et culotte bouffante en tissu marron clair; le veston croisé, orné de galon noir façonné encadrant la croisure, le col et les pattes; celles-ci, ainsi que le col et les parements, couverts en velours. (Pour ce veston-pardessus, voir la feuille des patrons imprimés.)

N° 5. — Toilette d'hiver pour garçon de 12 ans. — Bonnet en fourrure. Pardessus-pélisse en drap vert foncé dont le col, les parements et les contours sont couverts en fourrure; le devant est fermé par cinq brandebourgs noirs à olives.

GRAVURE NOIRE (DERNIÈRE PAGE DU JOURNAL)

Modèles des Magasins de la Paix.

Nos 1 et 4. — Petit garçon de 3 à 4 ans. — Costume composé d'une blouse resserrée par trois rangs de fronces et terminée avec deux garnitures bordées de galons. Grand col pareil à la robe.

Nos 3 et 4. — Pardessus-jaquette pour fillette. — Le devant est recroisé et la basque rapportée par une couture en travers; le dos a plusieurs coutures et vient se joindre à la basque du devant. (Pour le patron de ce pardessus, voir la feuille des patrons.)

N° 5. — Manteau de petite fille. — Cette forme se rapproche du pardessus-visite, seulement les manches forment complètement la pèlerine par derrière, et le dos s'arrête aux emmanchures. (Voir la feuille de patrons.)

FEUILLE DES PATRONS IMPRIMÉS

Nos 1 à 4. — Costume en drap gris pour petit garçon, représenté sur la troisième figure de la gravure coloriée; le devant tombe droit, et le dos retombe sur une petite jupe.

Nos 5 à 8. — Veston d'hiver recroisé sur la poitrine pour jeune garçon. — Le dos se fait avec ou sans couture au milieu, et le haut est garni d'un revers-châle arrondi derrière.

N° 9. — Pantalon bouffant sous le genou pour le costume de garçon, avec veston d'hiver. Les deux côtés du pantalon sont pareils dans le bas, mais la forme du haut est différente.

Nos 10 à 12. — Manteau de petite fille représenté sur la dernière figure de la gravure noire. On ne peut bien comprendre l'assemblage de ce pardessus qu'en consultant les lettres de raccord indiquées sur le patron. La pèlerine forme le haut du dos et le dessus de la manche; car le dessous est une petite pièce rapportée qui se coud autour de l'emmanchure.

Nos 13 à 19. — Jaquette à basque rapportée devant, pour fillette, représentée sur les figures 3 et 4 de la gravure noire. Le dos, à plusieurs coutures, descend jusqu'au bas du vêtement, et le devant à une basque cousue en travers.

Les personnes qui désireraient recevoir d'autres patrons que ceux publiés dans le journal auront à nous envoyer 1 fr. 50, en un mandat de Poste, pour chaque modèle demandé.

JOURNAL DES ENFANTS

VOYAGES ET AVENTURES

DU CAPITAINE MAGNUS

AU

PAYS DES BÊTES

(Suite.)

Cependant, le manger étant la première condition de la vie, je m'inquiétai de savoir quels étaient les moyens d'existence des naturels du pays et je me convainquis que leur alimentation était presque exclusivement végétale : elle consistait en patates douces, en cocos, bananes, écorce de pin, cannes à sucre.

J'avais bien eu, dans le commencement, la ressource de retourner à mon canot ; mais, outre que c'était bien éloigné, j'avais épuisé mes provisions.

J'en étais donc réduit à la dernière extrémité lorsqu'un jour, dans une excursion assez lointaine, je rencontrai quelques oiseaux. L'un d'eux, dont je croyais la race détruite, le *Dinornis géant*, avait de quatre à cinq mètres de hauteur, avec des formes massives et trapues que je ne pourrais comparer, proportions gardées, qu'à celle d'un jeune éléphant.

Cet oiseau étrange était incapable de voler ; la vie sédentaire et calme qu'il menait dans son *habitat* isolé l'obligeant bien rarement à voler ; ses ailes s'étaient engourdis peu à peu par défaut d'usage et avaient fini par devenir presque hors d'état de remplir leurs fonctions naturelles.

A la vue de cet oiseau gigantesque ma première impression fut l'épouvante, mais je me rassurai peu à peu en voyant son air débonnaire ; je finis même par m'approcher

de lui, et j'allais me retirer, lorsqu'il ouvrit un bec démesurément grand et me happa en ouvrant des yeux effrayants, qui exprimaient la voracité.

Heureusement qu'il ne put atteindre que mon vêtement, qui était large et flottant et dont il emporta le morceau ; ce que voyant, il se souleva et, étendant ses larges ailes, il m'enveloppa de telle sorte que je me vis prisonnier et sur le point d'être dévoré. Alors l'instinct de ma propre conservation me fit tirer mon poignard de ma ceinture, et, d'une main ferme et sans hésiter, je lui coupai le cou.

En ce moment parurent quelques naturels qui, en me voyant tuer ce féroce animal auquel ils apportaient des provisions, me firent pour la première fois des gestes menaçants en s'enfuyant. Cela me fit supposer qu'ils avaient une grande vénération pour cet oiseau étrange.

Je n'avais pas de temps à perdre ; je mourais de faim ! En voyant mon agresseur mort il m'était venu une idée : je trainai mon *Dinornis* dans le plus épais du bois ; là, je le plumai, le vidai, puis, ayant improvisé une rotissoire, j'allumai un grand feu et le fis rôtir. J'étais ainsi assuré de ne pas mourir de faim pendant quelques semaines, car cet oiseau monstre devait, d'après mon calcul, peser une cinquantaine de livres.

J'attendis la nuit pour retourner à mon domicile, pensant que les habitants se livraient au repos, mais il n'en était rien : ils m'attendaient.

Il faisait un magnifique clair de lune ; il me fallait donc prendre mes précautions pour ne pas être aperçu : — je laissai à ma portée mon rôti et me mis à ramper, puis, arrivé à ma hutte, j'y repris le peu que

j'avais apporté et revins, toujours en rampant, reprendre les vivres que j'attachai solidement sur mon dos, et me mis en devoir de quitter le pays, et de retourner à mon canot.

Je partis donc tout en marchant avec la plus grande prudence ; mais, à peine avais-je fait quelques centaines de pas, que je vis accourir mes insulaires qui, sans cris ni gestes, mais armés de bâtons, cherchaient à m'atteindre pour me faire, sans doute, un mauvais parti. J'avais une grande avance sur eux, et je courais, autant, toutefois, que me le permettait le lourd fardeau que je portais sur mon dos.

Enfin j'arrivai en vue de mon canot, que je retrouvai en parfait état et dans lequel je m'installai pour passer enfin une bonne nuit en toute sécurité.

Le lendemain, je fis une nouvelle provision d'eau douce et j'y ajoutai quelques morceaux de cannes à sucre, afin de me faire une boisson plus substantielle, puis je me rembarquai.

XVIII

En mer. — La tempête. — Je suis repêché. — Le bon docteur. — Le capitaine Van Hoven.

Le lendemain une brume épaisse pesait sur la mer. Deux jours se passèrent ainsi ; le troisième je me couchai au fond de mon canot, épuisé de fatigue.

Tout à coup un bruit sourd, accompagné de sifflements aigus, me réveilla en sursaut !... A quelque distance de moi, j'aperçus deux lumières rouges ! Je restai stupéfait ! Presque au même instant une masse énorme, en passant près de mon canot, faillit le broyer..

C'était un vaisseau !...

Quand, revenu de ma stupeur, je voulus crier, les lumières étaient déjà loin..... tout espoir de me faire entendre était perdu.

Quatre jours... quatre siècles !... se passèrent ainsi.

Autour de ma chétive embarcation tout était calme ; le ciel était d'un beau bleu d'azur et le soleil radieux semait d'étoiles d'or le manteau émeraude de la mer endormie... mais cela ne devait pas durer.

Le matin du quatrième jour, je remarquai que quelques nuages commençaient à monter à l'horizon, que les flots prenaient une teinte plombée, que l'air devenait lourd et que les vagues enflaient. La tempête enfin s'annonçait menaçante, la mer se faisait sinistre et je me demandais si ma pauvre coquille de noix allait être engloutie ?

Quelques heures s'écoulèrent encore. Soulevé par les vagues mugissantes, mon frêle canot roulait d'une manière effrayante.

Mais au moment où je me croyais perdu, une planche de salut venait de m'apparaître..... et l'espoir rentrait dans mon âme.....

A l'horizon, loin encore, bien loin !..... un navire venait de poindre..... il arrivait toutes voiles dehors, avec rapidité, et se dirigeant sans doute vers un port pour s'y abriter.

Le navire n'était plus qu'à une faible distance ; il m'avait aperçu, et manœuvrait pour passer au plus près de moi, car il était dans l'impossibilité de mettre en panne.

Un matelot, penché à un sabord et tenant un paquet de cordes à la main, me lança l'amarre !...

L'espoir d'être sauvé me rendit des forces ; je saisis l'amarre avec une ardeur fébrile, et enroulai rapidement le câble autour de mes reins, en le tenant fortement serré entre mes deux mains ; puis, profitant de l'oscillation d'une grande vague, je laissai le canot disparaître sous mes pieds, et me trouvai alors flottant sur l'onde

comme une bouée de sauvetage... Puis je m'évanouis.

Tout l'équipage, attentif, était là, prêt à me porter secours. On lança un grand filet et je fus littéralement repêché et hissé à bord.

Le médecin du bord me donna ses soins et me dit avec bonté :

— Eh bien ! mon ami, comment cela va-t-il, comment vous sentez-vous ?

A ces paroles affables, dites en hollandais, je fus heureux d'avoir été recueilli par des marins de cette nation, parce que mon armateur était en grandes relations avec les plus riches maisons d'Amsterdam.

Je remerciai donc le médecin des soins qu'il voulait bien me prodiguer, et lui répondis, dans sa langue natale, que je me sentais encore fatigué, mais, qu'avec un jour ou deux de repos, je pensais pouvoir être sur pied, et qu'alors je lui raconterais mes aventures.

Puis j'ajoutai que je ne doutais pas me retrouver en pays de connaissance avec le capitaine, dont j'étais un des collègues, étant, moi aussi, capitaine au service d'un armateur du Havre, qui avait de grandes relations en Hollande.

Deux jours après, j'étais presque entièrement rétabli, et je racontais mes aventures et mes souffrances au capitaine, et au digne médecin.

Le bon docteur, en m'entendant citer Toto, Serpolet, Jaco, Castorinus, Kakatoès, et autres animaux qui, étant doués de la parole, avaient entretenu des relations suivies avec moi, ouvrait des yeux démesurément grands, et, me croyant atteint de folie par suite des souffrances et des privations que j'avais endurées, me tâtait le pouls à chaque instant en secouant tristement la tête.

Cependant, quand je fus arrivé à la rencontre que je fis, dans les neiges, du vais-

seau échoué, et que j'eus montré au capitaine *Van Hoven*, ainsi se nommait le capitaine qui m'avait recueilli en mer, les papiers que j'avais trouvés au milieu des débris, et que Van Hoven, en parcourant ces papiers, eût reconnu le nom d'un de ses collègues qu'il connaissait parfaitement pour être le commandant d'un vaisseau suédois, ils commencèrent à croire qu'il y avait du vrai dans ma narration, malgré son invraisemblance.

Comme je vous l'ai dit, mes chers enfants, j'avais toujours conservé avec le plus grand soin, sous la coiffe de ma casquette, mes papiers de famille ainsi que mon brevet de capitaine ; aussi, quand j'eus terminé mon récit, m'empressai-je de les présenter à Van Hoven, qui, dès qu'il en eût pris connaissance, me sauta au cou, en m'embrassant avec une joie sincère et en me disant :

— Comment ! vous êtes Magnus, le fils de mon excellent ami le capitaine Magnus, sous les ordres duquel j'ai navigué pendant dix ans, comme second... — Votre père était veuf, j'ai connu votre mère, qui était une sainte et digne femme. — Oh ! que je suis heureux de pouvoir rendre un service au fils de mon excellent ami, et que je suis heureux surtout que le ciel m'ait permis de vous rencontrer pour vous sauver de la position terrible dans laquelle vous vous trouviez.

Le digne capitaine parlait avec une volubilité qui ne me permettait pas de placer un mot.

Enfin, quand il eut exprimé tout ce qu'il avait de bonne volonté à mon égard, je l'assurai de toute ma reconnaissance, lui disant que de ma vie je n'oublierais le service qu'il m'avait rendu ; et j'ajoutai que mon plus grand désir, en arrivant dans un port, était de faire parvenir de mes nouvelles à mon armateur, et de lui faire cons-

tater le lâche abandon de mon équipage, afin qu'il pût faire toutes les recherches nécessaires pour rentrer en possession du navire.

—Oui, certes, s'écria ce brave capitaine, je n'y manquerai pas, ce sera mon premier soin. Je ferai toutes les démarches nécessaires; je télégraphierai au Havre. Rassurez-vous, tranquillisez-vous... ne vous préoccupez plus de cela; rapportez-vous-en à moi et n'ayez plus souci que de votre repos, afin de vous remettre bientôt sur pied.

Le bon docteur opina de la tête pour approuver les paroles du capitaine, et dit : le malade a encore un peu de fièvre, mais cela ne sera rien et je réponds de lui, s'il veut suivre le régime que je lui ordonnerai. En témoignage de ma reconnaissance, je me contentai de leur serrer les mains, ce qui, entre gens de mer, vaut mieux que les plus belles paroles du monde.

Enfin, que vous dirai-je, mes chers enfants, après six semaines de navigation, nous débarquâmes à New-York, où la nouvelle de mon arrivée et le récit un peu exagéré de mes aventures attira à l'hôtel où j'étais descendu une foule de visiteurs.

Tous les journaux de New-York insérèrent des articles plus ou moins véridiques sur mon voyage, qui produisirent une grande sensation.

XIX

Nous débarquons à New-York. — Je retrouve Jaco et Toto.
— Fêtes et banquets. — Enthousiasme général. — Retour en France.

Mon ami, le capitaine Van Hoven avait télégraphié à mon armateur au Havre qui lui avait immédiatement répondu qu'il était heureux d'apprendre que j'étais toujours de ce monde et qu'il m'attendait les bras ouverts. Cette dépêche fut une grande

consolation pour moi. Pendant ce temps nous avions fait les démarches nécessaires dans tous les consulats.

Des banquets et des fêtes furent donnés en mon honneur, enfin j'étais le héros du jour, et pour me soustraire à toutes visites importunes j'avais pris le parti de sortir de très bonne heure. Or, un matin, en traversant une des rues de New-York, j'entendis de grands cris aigus provenant de la boutique d'un marchand d'oiseaux; je m'approchai, et jugez, mes chers enfants, de ma joie, en reconnaissant mon pauvre petit Jaco qui se démenait dans une étroite cage, en poussant ses cris désespérés qui avaient attiré mon attention.

Je me penchai vers lui, et lui dis à voix basse :

— Silence! petit Jaco! Puis un simple signe compléta ma pensée, que ce cher petit ami comprit, car il ne bougea plus.

J'appelai le marchand et, de l'air le plus indifférent, je lui dis... Voilà un pauvre perroquet que j'achèterais volontiers s'il parlait un peu, mais il me paraît ne savoir que crier à vous rompre les oreilles!... et, ce disant, je fis semblant de m'en aller.

Le marchand, flairant un acheteur, me rappela alors avec empressement, en me disant :

— Oh! monsieur, il est bien gentil, je vous assure; il parle un peu, mais il paraît avoir de temps en temps de petits accès de colère,... oh! cela se passera; mais, à part ce petit défaut passager, il est charmant.

— Hum! charmant! fis-je, enfin, combien le vendez-vous.

— Cent dollars, monsieur, c'est pour rien! il me revient à plus que cela.

Ne voulant pas, devant mon cher Jaco, avoir l'air de marchander sa petite personne, je tirai mon portefeuille et lui remis un billet de banque dont il me rendit la



monnaie ; puis il voulut, par gracieuseté, me faire cadeau d'une cage ; mais, pour toute réponse à son offre gracieuse, j'ouvris la porte de la prison de Jaco et dis à voix haute :

— Viens avec moi, mon cher Jaco ! désormais, nous ne nous quitterons plus !...

Mon petit perroquet, tout heureux, sauta sur moi et me fit mille caresses. Qu'il était gentil alors ! ce pauvre petit Jaco, et qu'il semblait content de m'avoir retrouvé.

Le marchand restait ébahi devant moi ! mais il comprit bien vite la joie de son expansionnaire en me voyant entouré de gens qui, m'ayant reconnu, se mirent à crier ; *Vive le capitaine Magnus !*

Je m'empressai de me soustraire à cette démonstration sympathique en emportant mon petit ami, qui jacassait tout joyeusement, au grand ébahissement des spectateurs et du marchand.

Cette rencontre me rendit bien heureux ; d'abord parce que je retrouvais un ami qui m'avait sauvé la vie, et aussi parce que, vis-à-vis du docteur, du capitaine Van Hoven et de tous ceux auxquels j'avais raconté mes aventures, je pouvais offrir une preuve de la véracité de mon récit.

AUGUSTE WARÉE.

(La fin au prochain numéro.)

LA JOIE DE LA MAISON

VI

Le plus profond sommeil a son terme et les enfants se réveillèrent à leur heure accoutumée, heureux de se retrouver tous à la ferme.

La fermière, après avoir fait préparer leur déjeuner, s'était assise auprès d'eux, attendant avec une patience toute maternelle qu'ils se décidassent à ouvrir les yeux.

Les petits dormeurs, qui s'étaient couchés tout vêtus, ne l'aperçurent pas plus tôt qu'ils se levèrent dans un même élan pour lui sauter au cou.

— Chère maman ! maman chérie !

Pourquoi avez-vous été assez méchants pour nous causer une si grande inquiétude ?

— C'était pour te revoir, et puis Sultan était avec nous, répondit Marinette.

— Mais oui, ajouta Marie.

— C'était pas pour autre chose, dit à son tour le petit Jules.

— Sans doute, c'est fort gentil, mais ce n'était pas une raison pour quitter, sans prévenir personne, le château où vous étiez invités à passer quelques jours ensemble, et où l'on faisait tout pour vous être agréable.

— Oh ! maman, nous ne voulons plus y aller. Et puis, d'abord, je n'aime pas une dame qui m'empêche de te voir tous les jours, dit Marinette.

Mais cette dame est très-bonne, elle vous aime beaucoup tous les trois, mais beaucoup, et toi surtout, ma chère Marinette.

Eh bien, moi, je t'aime beaucoup plus.

Tu l'aimeras peut-être un jour, répondit la fermière avec une émotion qu'elle ne put cacher entièrement.

— Je l'aimerai peut-être un peu, mais jamais autant que je t'aime.

La fermière embrassa la petite fille avec une sorte de tendresse fiévreuse, puis, rentrant tout à coup en possession d'elle-même, elle reprit :

— Allons, mes chers enfants, le déjeuner est tout prêt. Et d'abord, il faut aller

demander pardon à votre père que vous avez beaucoup inquiété.

— Oui, allons embrasser papa ! s'écrièrent les trois enfants, qui aussitôt dégringolèrent le petit escalier du grenier.

Le fermier était déjà à table quand les trois enfants fondirent sur lui comme une trombe.

— Ah ! vous voilà petits vagabonds !

— Mais, dit Marinette, qui voulait s'excuser.....

— C'est bien ! nous en reparlerons plus tard..... mangez pour le moment.

Après ce déjeuner qui se composait d'un grand bol rempli de lait et d'un morceau de pain bis, les enfants se répandirent dans la ferme.

— Cela ne peut plus durer ainsi, dit le fermier.

— Qui sait si M^{me} de Bernay, comme elle me le disait ce matin, ne trouvera pas un moyen d'arranger tout cela.

— Elle ne voudra toujours pas renoncer à reprendre sa nièce ; à défaut de son affection son devoir le lui défendrait.

La veille au soir, nous l'avons déjà dit, un homme s'était présenté chez M^{me} de Bernay, à qui il avait fait demander un rendez-vous pour affaire pressée. Cet homme avait depuis quinze ans pris à bail la ferme qui dépendait du château ; ce bail expirait à la Saint-Martin suivante et sa nouvelle propriétaire n'avait pas encore consenti à le renouveler.

A chaque proposition du fermier, M^{me} de Bernay, mue peut-être par quelque pressentiment, avait demandé à réfléchir, ne voulant pas, disait-elle, prendre d'engagement avec personne ; elle avait d'ailleurs une très grosse affaire qui lui tenait l'esprit à la chaîne. — Cette grosse affaire, on le devine, n'était autre chose que la recherche de sa petite nièce, recherche dont elle ne voulait pas être distraite, ne fût-ce

que pendant un jour. — Cette réponse, qui pouvait ressembler à une fin de non-recevoir, n'avait pas découragé le fermier, qui tenait extrêmement au renouvellement de son bail, et il était revenu la veille demander à M^{me} de Bernay une réponse immédiate, ce que celle-ci avait enfin promis de lui donner dans un délai de trois jours.

L'excellente femme venait de rentrer chez elle pour lui écrire qu'elle avait le regret de ne pouvoir accepter ses offres au sujet de la ferme que, pour des raisons particulières, elle prenait le parti de faire gérer elle-même à l'avenir..... Elle ajoutait que peut-être elle pourrait lui procurer une autre exploitation en remplacement de celle qu'il allait se trouver contraint d'abandonner. — Elle lui demandait une prompt réponse sur ce dernier point, car l'affaire dont il s'agissait était très instante. — Elle fit porter immédiatement cette lettre par un domestique. — M^{me} de Bernay ne mettait tant d'ardeur au projet qu'elle venait de concevoir, que parce que tout l'intérêt de sa vie était là pour le moment.

La ferme de la Roche étant peu distante du château, le domestique ne fut pas longtemps à revenir, précédant d'un quart d'heure l'homme qu'il était allé trouver.

Celui-ci fut à peine en présence de M^{me} de Bernay qu'elle s'empressa de lui remettre la note des propositions qu'elle désirait lui faire accepter, et qu'elle venait de rédiger.

— Voici, dit-elle, ce que j'ai à vous proposer en échange du bail qu'il m'est impossible de vous accorder. Si cela vous convient, je ferai sans tarder les démarches nécessaires à la réalisation de ce projet, car je ne puis rien tenter sans avoir votre consentement par écrit. Au reste, il est dix heures et je vous laisse jusqu'à midi pour en causer avec votre femme et prendre

une résolution. A midi donc, je vous attendrai.

Le fermier se retira en emportant la note qui venait de lui être remise.

A midi il revint annoncer à sa propriétaire qu'ils étaient, lui et sa femme, parfaitement disposés à accepter ses offres.

— S'il en est ainsi, vous aurez une réponse définitive avant deux heures. Je vous la porterai moi-même.

L'homme s'étant retiré sur cette promesse, M^{me} de Bernay fit atteler pour se rendre immédiatement à la ferme des Champeaux, où elle ne trouva que les parents adoptifs de Marinette.

Les enfants étaient à l'école.

Les fermiers ne se trouvèrent pas plus tôt en présence de M^{me} de Bernay, qu'ils en éprouvèrent une émotion pénible. — Ils ne pouvaient lui pardonner le droit qu'elle avait sur Marinette. — Ils s'étaient levés en même temps pour lui offrir un siège.

— Mes chers amis, leur dit-elle, j'ai beaucoup réfléchi à ce qui s'est passé depuis deux jours, et je viens vous faire une proposition, qui, je l'espère, obtiendra votre agrément.

Marinette est trop heureusement douée, elle tient trop de sa mère et j'ajouterais de tous ses parents, pour être ingrate, pour jamais oublier ceux qui l'ont élevée et qu'elle croit encore être son père et sa mère. Elle aime trop profondément Marie et Jules pour pouvoir vivre sans eux. De leur côté, vos deux enfants lui sont trop sérieusement attachés pour consentir à s'en séparer ; l'événement de la nuit dernière nous en a fourni la preuve. — Puis, comme vous ne consentiriez jamais, pas plus que moi, à vivre loin d'eux, il faut donc accepter une combinaison qui nous permettra de vivre tous ensemble, ou à peu près. — Vous me regardez d'un air surpris en vous deman-

dant ce qu'il faudrait faire pour obtenir un pareil résultat ; eh bien, je vais vous le dire... Il faut prendre tout ce qui vous appartient ici : meubles, effets, argent, instruments aratoires, bétail, etc., sans excepter Sultan, et venir vous installer à la ferme du château que je vous donne à bail pour vingt-cinq ans. Vous fixerez vous-même, après trois ans de jouissance gratuite, le prix de ce fermage. La ferme de la Roche est si près du château que nos enfants ne se quitteront plus pour ainsi dire : ils continueront de faire leurs études ensemble, sous la direction d'une institutrice que je ferai venir de Paris. — Un jour ils feront tous leurs repas au château et le lendemain à la ferme ; puis ils trouveront, chez vous aussi bien que chez moi, des lits toujours prêts à les recevoir..... Voyons, tout cela vous convient-il ?

— Oh ! Madame, que vous êtes bonne et généreuse ! s'écria la fermière attendrie.

— Cela est vrai, Madame, dit à son tour le fermier, et un pareil arrangement nous rendrait certainement très heureux, mais il n'est pas possible.

— Pourquoi donc, mon cher monsieur Roger ?

— Tout simplement, Madame, parce qu'il me reste encore douze ans de bail ici, et qu'il me serait impossible de diriger deux fermes à la fois : ce serait une trop grosse besogne pour moi, et ma femme n'y pourrait suffire en ce qui la concerne.

— Mes chers amis, je l'ai si bien compris tout d'abord que je vous ai cherché et trouvé un homme qui vous succédera très volontiers ici.

— Et cet homme ?

— C'est le fermier de la Roche à qui vous céderez votre bail, et qui l'acceptera avec toutes ses clauses et les récoltes pendantes... Il vous cédera immédiatement en

échange la ferme du château, dont il n'est d'ailleurs locataire que jusqu'à la Saint-Martin, c'est-à-dire pour quelques mois encore.

Cette substitution signée, ce qui est l'affaire de deux heures au plus, vous arrivez tous au château, puis à la ferme ; et dès lors nous vivrons si près les uns des autres qu'on pourra presque dire que nous vivons sous le même toit.

— Oh ! que de joie et de reconnaissance nous vous devons, Madame, pour ne pas nous avoir enlevé tout à fait notre chère Marinette !

— Une reconnaissance très grande, ajouta le fermier.

— Celle que je vous dois pour avoir sauvé ma petite nièce d'une mort imminente ne cessera qu'avec ma vie, dit madame de Bernay.

— Allons, répondit gaiement la fermière, nous allons préparer notre déménagement.

— Il est bien entendu, fit observer madame de Bernay, que je prends tout ce déplacement à mon compte, y compris les différences qui pourraient se trouver à votre désavantage dans les récoltes que vous deviez faire et celles que vous allez trouver en échange des vôtres.

— Vous êtes vraiment trop bonne, Madame, dit le fermier.

— Ne parlons plus de cela. — Je vous emmène immédiatement au château pour l'échange des deux signatures que nécessite la cession de votre bail qu'il ne faut pas oublier de prendre. Faites vite, cher monsieur Roger ; je vais vous attendre dans ma voiture pour ne rien retarder.

— Quelques minutes, Madame, et je suis à vos ordres.

— Vous, chère madame Roger, vous préviendrez les enfants de la nouvelle existence qui les attend, et vous ajouterez

qu'ils ne se gênent pas pour emporter d'ici tous leurs joujoux, et enfin tout ce qu'il leur plaira d'emporter avec eux ; je leur enverrai un petit char-à-bancs qui sera uniquement consacré à leur bagage, ainsi qu'à leurs aimables personnes.

Un quart d'heure après cette conversation, M^{me} de Bernay et le fermier se dirigeaient, au grand trot de leur cheval, vers le château de la Roche, dont ils revenaient deux heures plus tard après avoir terminé leurs affaires.

GEORGES FATH.

(La fin au prochain numéro.)

SIMPLICITÉ VAUT MIEUX QU'ORGUEIL

Les promeneurs qui s'aventurent dans la direction de Nogent-sur-Marne, à travers le bois de Vincennes, ont dû remarquer les habitations qui font déjà de Fontenay un des jolis environs de la capitale.

Ce que nous allons raconter eut cette charmante localité pour théâtre.

Madame Auberval, décidée à ne pas se rendre aux bains de mer comme d'habitude, avait choisi pour y passer l'été un pavillon de moyenne grandeur, et chaque dimanche amenait assez de visites parisiennes pour que l'on n'eût pas à souffrir de la solitude.

Malheureusement, sa fille n'était pas d'humeur à se contenter de rares distractions, entre lesquelles s'écoulaient de longues journées incomplètement occupées

par une recrudescence d'études musicales et de peinture.

— Lise ! tu as l'air de t'ennuyer.

— Oui, maman.

Madame Auberval aimait trop sa fille unique pour ne pas s'inquiéter de cet ennui. Elle n'eût pas plutôt annoncé la possibilité de nouer des relations avec le voisinage que Lise s'écria :

— Chère maman ! quelle bonne idée ! et puis, oh ! quel bonheur ! je sais où trouver ce que nous désirons... Viens vite !

La fillette faisait mine de quitter le salon. Sa mère lui demanda :

— Où veux-tu que je te suive ?

— Au second étage de cette maison.

— Comment ! au grenier !

— On aperçoit à droite et à gauche, par-dessus les clôtures mitoyennes, deux personnes de mon âge avec lesquelles je pourrais m'entendre fort bien. Cela m'aiderait à passer gaiement les vacances qui autrement paraîtraient éternelles.

Un gros soupir accentuait ces paroles. Madame Auberval embrassa Lise sur le front et, vérification faite, sommairement, il est vrai, mais avec le juste coup d'œil d'une mère, déclara :

— Ces demoiselles me semblent réunir toutes les conditions désirables.

— Alors, nous aurons bientôt fait connaissance.

— La première occasion de parler aux parents sera mise à profit, et je pense que tout marchera selon tes vœux.

— Enfin ! j'aurai de la société chaque jour.

Le hasard simplifia les préliminaires d'une intimité avec les locataires limitrophes : ce n'étaient point des étrangers. Il eût suffi de quelque temps pour que la vérité s'éclaircît d'elle-même.

L'habitant du pavillon de droite, M. Dambricourt, avait partagé un instant l'exis-

tence militaire de M. Auberval. Il fut enchanté de voir sa famille se rapprocher de celle de son ancien commandant, car madame Auberval était veuve.

Le voisin de gauche, M. Préfontaine, fonctionnaire en retraite, ami de collège des précédents, apprécia au même degré, pour la nièce dont il était le seul protecteur, l'avantage de rencontrer d'aimables personnes ; ce qui la reposerait, ajoutait-il, de monotones tête-à-tête avec un vieux grondeur, comme il s'accusait de l'être, aussi souvent que la goutte s'avisait de le tourmenter.

La présentation générale ne se fit pas attendre.

Les fillettes montrèrent d'abord une certaine timidité. Une singularité aida beaucoup à rompre la glace. Toutes les trois portaient le même nom, modifié d'avance par le même hasard, de manière à éviter les confusions : la fille de l'ex-militaire s'appelait Lisette, et M. Préfontaine disait toujours à sa nièce :

— Ma petite Lison, veux-tu faire ceci ? ma petite Lison, veux-tu faire cela ?

Un éclat de rire avait accueilli cette coïncidence d'où naissait l'originale désignation du groupe : Lise, Lisette et Lison.

Pour achever d'établir une aisance parfaite, chacune de ces demoiselles fut invitée à prouver le talent propre à mieux lui valoir des applaudissements. Lise Auberval présenta des albums couverts de jolies aquarelles ; Lisette Dambricourt exécuta fort allègrement une valse à la mode ; Lison Préfontaine montra comme son ouvrage les manchettes qu'elle portait en ce moment, et dont la régularité eût fait honneur à une brodeuse de profession.

Ainsi, circonstance heureuse, nul indice de rivalité à craindre ne résulta de cette exhibition de supériorités différentes.

Une collation offerte par la maîtresse du

logis n'était déjà plus indispensable pour qu'une franche gaieté signalât cette après-midi. Les principales intéressées assurèrent que tous leurs vœux étaient satisfaits. On ne tarda pas à les nommer les trois inséparables.

Lise fut donc aux anges. Lisette et Lison lui témoignaient sans cesse une vive affection ; cependant, madame Auberval, clairvoyante et impartiale pour ce qui était mal comme pour ce qui était bien, constata promptement une chose grave : Lisette Dambricourt devenait la favorite, et de jour en jour une froide réception se réservait à Lison Préfontaine.

Madame Auberval se demanda :

— D'où provient une telle préférence d'une part, et de l'autre à quoi faut-il attribuer une si forte antipathie ?

Approfondir le mystère était possible à condition de soigneusement étudier les faits et gestes des jeunes voisines ; voilà ce que moralemet et physiquement on remarqua tout d'abord.

Lisette était une gentille brunette, à la taille élancée, aux yeux noirs, à la bouche purpurine sur laquelle jouait un rire facile et continu. On admirait ses allures sémi-lantes, certainement destinées à charmer dès la première vue. Elle ne manquait pas d'esprit ; peut-être en faisait-elle voir un peu trop ! il s'évertuait à tort, à travers. On regretta quelquefois que l'attrait d'une plaisanterie eût entraîné la joyeuse fillette à oublier ce que l'on doit aux personnes âgées, aux inférieurs.

Lison Préfontaine, comme presque toutes les blondes, était remarquable par une extrême douceur et beaucoup de sensibilité. La malice n'éclatait pas dans ses yeux bleus avec la même vivacité que dans ceux de mademoiselle Dambricourt. On expliquait une contenance modeste par la constante société d'un oncle valétudinaire

et l'absence de joyeuseté folle par le souvenir du père et de la mère qu'elle ne devait plus revoir en ce monde. Lison souriait plutôt qu'elle ne riait. Elle se livrait au chant, à la danse, uniquement pour ne pas désobliger ses compagnes ; encore moins songea-t-elle jamais à éclipser qui que ce soit.

En revanche, l'aménité, la bonté de Lison devinrent proverbiales. Cette jeune fille eût craint de vous faire de la peine, même à titre de représailles. Un scrupule de ce genre émoussa nombre de spirituelles répliques à des épigrammes qui ne méritaient pas autant d'indulgence.

De ces observations madame Auberval dut conclure :

— Les nouvelles amies de Lise ont les qualités de leurs défauts et les défauts de leurs qualités. Ce qui a droit aux éloges survivra, je n'en doute pas, et ce qui est moins édifiant disparaîtra ; donc, sauf des épreuves plus rigoureuses, je reconnais deux personnes dignes de l'amitié de ma fille, dont précisément le caractère participe de ceux que je viens d'examiner.

C'était bien ; mais une question se dressait toujours.

— Pourquoi Lise a-t-elle perpétuellement de frais sourires, de gracieuses paroles, quand arrive mademoiselle Dambricourt et de fréquentes rebuffades pour mademoiselle Préfontaine ? Je veux en avoir le cœur net.

Cette résolution détermina le suivant interrogatoire :

— Je vois avec regret, ma chère mignonne, la différence qui s'affirme de plus en plus dans ta pensée entre Lisette et Lison ; d'où vient-elle ?

— Mais, maman, j'aime autant l'une que l'autre.

— Non. Les apparences, du moins, donnent à présumer le contraire. Tu n'as

d'yeux et d'oreilles que pour Lisette. Lison, devant elle, ne compte plus ; heureuse encore, pauvre enfant ! si de sèches apostrophes ne s'ajoutent pas à l'affectation de la considérer comme une intruse. Qu'avez-vous à lui reprocher ?

— Mon Dieu ! rien.

Lise, malgré cela, montrait de l'embarras. Une rougeur subite envahit son visage. Sa mère continua :

— S'il fallait renoncer à l'une de ces jeunes filles, hésiterais-tu longtemps ?

— Oh ! non.

— Tu vois bien. Ton affection ne se partage pas comme la leur, ou du moins comme celle de mademoiselle Préfontaine, en deux parties très égales.

Lise baissa la tête. Madame Auberval ajouta :

— Mon enfant, il existe un motif ; sinon ta conduite serait grandement injuste et cruelle. Sans doute, l'exemple a pu venir de Lisette ; mais ici tu es chez toi, l'hospitalité a des lois que tu n'ignores point, et pour les négliger il y a, je le répète, une raison majeure... Voyons ! regarde-moi en face. Ne t'ai-je pas accoutumée à plus d'amour que de crainte ?

— Oh ! oui, chère maman !

— Alors, pourquoi aimes-tu mieux mademoiselle Dambricourt ?

La fillette resta un instant indécise ; non qu'elle eût besoin de réfléchir, mais elle avait appris à détester le mensonge.

— Eh ! bien ?

— Lisette est plus gentille.

— De quelle manière ?

— De toutes les manières.

— C'est encore vague. Entrons, s'il te plaît, dans les détails.

L'enfant reprit, sans se faire prier :

— Lisette porte avec infiniment de grâce des costumes ravissants. On s'extasie à son aspect. J'ai entendu des dames

la proposer comme un modèle à leurs filles... et puis toujours spirituelle, amusante... impossible de s'ennuyer ! oh ! les heures passent vite avec elle !

Madame Auberval, à qui ne pouvait échapper l'enthousiasme de cet éloge, eut l'air de ne pas le remarquer et répondit :

— Mademoiselle Préfontaine est effectivement plus calme, plus réservée. On pressent moins chez elle une femme de salon qu'une femme d'intérieur. Sa mise est néanmoins irréprochablement soignée.

— Oh ! oui ! mais...

— Ce n'est pas elle, veux-tu dire, qui enrichira les modistes et les couturières ? C'est possible ; mais sommes-nous sûres, mon enfant, que les revenus de monsieur Préfontaine s'élèvent au même chiffre que ceux de M. Dambricourt ? J'ai lieu d'imaginer de notables différences.

— Je croyais, répliqua, non sans une pointe malicieuse, mademoiselle Auberval, que ce n'était pas la valeur, mais l'arrangement d'une toilette qui était le plus admirable ?

— Oui, et le bon goût est toujours préférable à des excentricités tapageuses ; mais sur ce point important, Lison, justement ne le cède à personne.

Quant aux tendances mélancoliques, ma chère Lise, leur cause est évidente. Sans parler d'une complexion peu robuste à laquelle furent nécessaires de grands soins, mademoiselle Préfontaine remplit depuis longtemps déjà le rôle à la fois pénible et attendrissant de bâton de vieillesse. Rappelle-toi ce qui se présentait à nos regards, le jour où désireuses de savoir un peu d'avance à qui nous aurions affaire nous montâmes au deuxième étage.

— C'est vrai, maman. Je t'entends encore t'écrier : la charmante scène ! la délicieuse petite fille !

— M. Préfontaine, souffrant de la

goutte, s'appuyait d'un côté sur une canne. De l'autre, il avait pour soutien la tremblante épaule de sa nièce. La pauvre enfant ne se bornait pas à guider le promeneur dans le jardin; elle se préoccupait des endroits favorisés d'un doux ombrage. Elle écartait les cailloux et les branches.

Or, cette sollicitude ne fut pas accidentelle. Cette jeune fille a véritablement l'instinct des soins et des attentions qui ne se commandent pas. Elle veut non seulement que son oncle souffre moins, mais qu'il ait des moments de plaisir : elle s'ingénie à l'égayer sans cesse. Nous l'avons vue abandonner une réunion charmante au seul soupçon que sa présence devenait utile au vieillard, qui devint pour elle un second père. Ce sont de précieuses qualités, je t'assure.

— Lison t'aime sincèrement, tu ne saurais en douter.

— Lisette aussi !

— Loin de moi, l'intention d'amoindrir mademoiselle Dambricourt... cependant, on pourrait la critiquer, si on voulait.

— Oh ! maman ! maman ! ce serait me faire beaucoup de chagrin ! s'écria Lise.

— Aussi m'en garderai-je ! ton affection, chère mignonne, est bien placée et je sais ce qu'elle vaut. C'est pourquoi je réclame en faveur de Lison la part qui, selon moi, lui est due.

— A des titres moins attrayants ! riposta vivement Lise.

ALFRED SEGUIN.

(La suite au prochain numéro.)

LA FIÈVRE ET LE MÉDECIN

FABLE

Un jour, au chevet d'un malade,
J'entendis un rire moqueur,
Suivi de cette algarade
A l'adresse du docteur :

« De tes efforts je ris, en vérité !
« Ah ! tu te reconnais assez d'habileté
« Pour ruiner mon empire,
« Chasser le délire
« Que produisent mes ardeurs ?
« Exerce en vain tes labeurs...
« De tes efforts, je te le dis,
« Je ris ! »

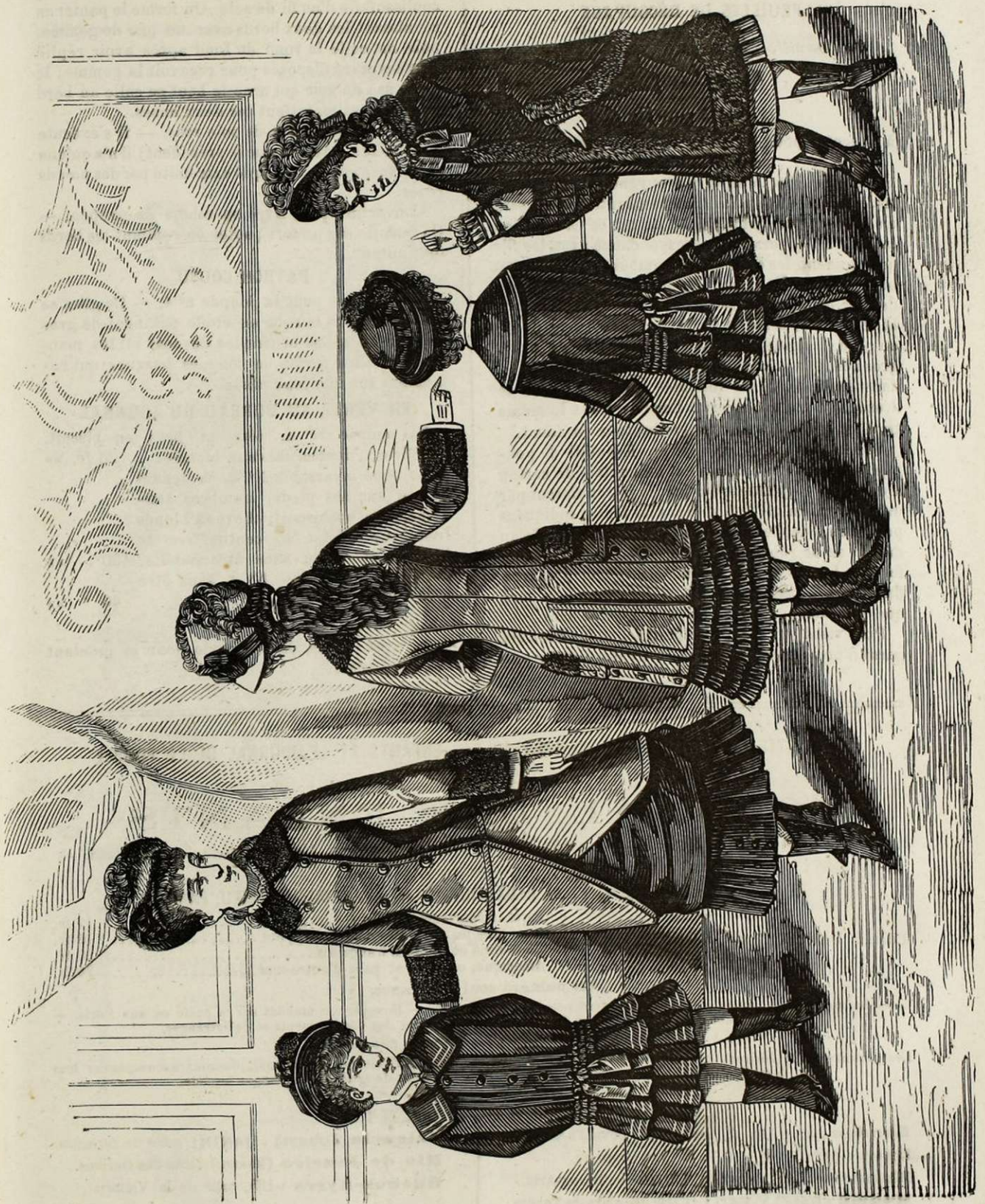
Mais le disciple d'Esculape,
De ce défi peu soucieux,
Par des ingrédients merveilleux
Fait que son malade en réchappe :
Plus d'éblouissements, d'hallucinations,
D'insipides réflexions.

— Ah çà ! par quels moyens, s'exclama dame Fièvre,
A-t-il pu me braver ainsi ?
Son ton était fort radouci ;
Elle se mordait la lèvre...

— C'est bien simple, ma foi, reprit le médecin :
Un fol orgueil, un sot dédain,
Sont un zéro devant la science.
Tout cède sous son influence,
Elle se rit de l'impudence,
Et, vainqueur, passe son chemin.

Heureux qui sait l'apprécier !
Mais plus heureux encore
Celui qui, du soir à l'aurore,
Pour l'acquérir aime à l'étudier.

CÉLESTINE DORÉ.



FEUILLES DE DÉCOUPAGE

Dernière planche du train de plaisir.

LE BUFFET.

JOUETS EN CARTONNAGE

à exécuter pour orner un arbre de Noël ou composer une tombola.

Sur l'une des feuilles se trouvent *Polichinelle* et *Arlequin*, deux pantins à mouvements, qui dansent au moyen d'un gros fil ou d'un mince caoutchouc attaché à l'envers, en correspondance avec les fils qui tiennent les bras et les jambes. On colle d'abord chaque pièce sur un fort papier pour leur donner de la consistance; ensuite on fixe les bras et les jambes à l'aide d'une aiguille et de gros fil; on pique l'aiguille à l'envers après avoir fait un gros nœud au bout du fil; puis, à l'endroit, on perce dans les deux trous indiqués pour les pièces de dessus, l'aiguille ressort à l'envers dans le même trou, et le fil se noue en pivot autour du nœud.

Sur la seconde feuille est un *Éventail* de poupée, à exécuter avec les neuf languettes de carton à dessins *Pompadour*. Ces pièces se réunissent par un petit ruban bleu passé dans les fentes indiquées pour être coupées avec la pointe d'un canif; au moyen de ce ruban, l'éventail peut s'ouvrir et se fermer. Le bas de chaque pièce est percé d'un trou dans lequel passe un fil de laiton argenté ou doré que l'on tourne ensuite en manière d'anneau.

Puis vient un *Panier* de poupée. — Le haut est garni d'un petit sac de soie verte resserré par une

coulisse faite d'un fil de soie. On forme le panier en réunissant les deux bords avec un peu de gomme, puis on colle le rond du fond après avoir replié tous les crans disposés pour recevoir la gomme; le petit sac de soie qui orne le haut se colle au bord du panier et maintient les deux anses.

Autre panier garni de soie rose. — Il s'exécute de la même manière que le précédent; il n'a qu'une seule anse garnie à chaque extrémité par des nœuds roses.

Couverture pour livre ou album de poupée. — On la colle sur un fort papier en repliant les bords tout autour.

PATRON COUSU

Robe fillette pour la poupée n° 4. — Le gilet se fait en satin et la robe en étoffe pékinée; de gros boutons en métal ornent les devants et les manches. Le dos forme de longues basques qui retombent sur une jupe plissée.

EN VENTE AU BUREAU DU JOURNAL

La poupée N° 4, tête et bras en biscuit, membres articulés, cheveux blonds. . . 20 fr. »»

Le bébé incassable N° 2, se tenant debout sur ses pieds, membres articulés, tête en biscuit, cheveux blonds frisés. Ce bébé a 45 centimètres de hauteur et coûte, sans être habillé. 30 »»

Le bébé incassable N° 4, sans être habillé. 40 »»

Envoyer un mandat de poste pour le montant des demandes.

LA TOILETTE DES ENFANTS, LE CONSEILLER DES ENFANTS ET LE JOURNAL DE LA POUPÉE

RÉUNIS AU

JOURNAL DES ENFANTS

Paraissant le 1^{er} de chaque mois, avec Gravures coloriées, Patrons, Jeux variés, Surprises, Découpages, Récits, Contes, Légendes, etc

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE RÉDACTION, 9, RUE VILLEDOR-RICHELIEU, PARIS

TARIF DES PRIX D'ABONNEMENT :	Paris, Départements, Algérie	12 fr.
	Pour tous les pays d'Europe et l'Egypte	16 fr.
	Etats-Unis et colonies françaises	20 fr.
	Amérique, colonies et pays d'outre-mer	24 fr.

Un numéro seul : 2 francs.

Les Abonnements se payent d'avance et se font pour l'année entière. — Envoyer un mandat sur la poste ou sur Paris. — On peut s'abonner également par l'entremise des libraires des départements et de l'étranger.

Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.

Les personnes qui désirent obtenir des patrons en dehors de ceux publiés par le journal, devront accompagner leur demande de un franc cinquante centimes, en un mandat de poste, pour chaque modèle.

CORRESPONDANTS

London : ASHER, 13, Bedford St., Covent's Garden.
Lyon : M^{me} PHILIPPE, 29, rue Gasparin.
Marseille : BONNAUD, 17, rue des Beaux-Arts.
Madrid : BAILLY-BAILLIÈRE, 16, plaza de Topete.

Valencia (ESPAGNE) : JANINI, calle de Zaragoza.
Rio de Janeiro (BRÉSIL) : rua dos Ourives.
Buenos-Ayres : 135, calle de la Victoria.